

**COLLOQUE**  
**ETTY HILLESUM : UNE VIE DÉVASTÉE, UNE VIE RECONQUISE**  
**s a m e d i 2 9 n o v e m b r e 2 0 1 4 1 4 h 1 0 - 1 7 h 1 5**

**Table Ronde : « UNE LIGNE DE POÉSIE PAR JOUR »**

*Présidente : Julia Kristeva, psychanalyste, professeur émérite à l'Université Paris 7 Diderot.*

avec :

- Ria van den Brandt, philosophe
- Karima Berger, écrivain
- Valentine Cohen, metteur en scène
- Ingmar Granstedt, écrivain
- François Marxer, théologien.

**Intervention de Karima BERGER**

Etty, on est le 9 mars 1941, En toi un "chaos intérieur", un corps de misères, maux de ventre, migraines, accès de fièvre. Signes de "l'occlusion de l'âme" dis-tu. Alors il faut remettre de l'ordre et tu rends visite à un homme, Julius Spier, un thérapeute à qui tu ouvres grandes tes mains. Sur les lignes qu'elles offrent à son regard, il va lire ce qu'il appelle ton "second visage".

Le lendemain, les mains ouvertes ne suffisent plus ; il leur faut un double ou un miroir. Tu ouvres alors deux pages d'un cahier, espaces vierges qui attendent de recueillir tes pas, un territoire "pour renouer avec **toi-même**" dis-tu J189. Ce ne sera pas un moi-même narcissique, non, tu sauras admirablement être « narcissique sans le narcissisme » dira Spier. Ces pages blanches, ces mains ouvertes, offertes à ton destin t'apprendront rien d'autre qu'à retenir le vide. Tu les ouvres non pour contenir ou retenir, désir avide, mais pour accueillir une possibilité d'être, de créer, d'écrire ton être. Et tu te parles ainsi : "oui, vois-tu : il faut avoir de la patience. Ton désir doit être comme un navire lent et majestueux glissant sur des océans sans fin, sans chercher de port d'attache. Et un beau jour, inopinément, il trouve tout de même une rade où jeter l'ancre pour un moment". 407.

Véritable monument, ton journal, pour moi un palais, est composé de onze cahiers (huit cent pages presque), un palais bâti entre le 9 mars 41 et le 12 octobre 42, une année et demi, fulgurante. L'édifice est bâti en forme de mise en abyme, il te contient puis très vite nous contient puis contient le monde ou je dirais comme Rilke "l'espace intime du monde".

Alors les limites comme au désert se brouillent, on ne sait plus qui est le visiteur ni qui est le visité. J'y entre et je vais à ta rencontre, parcourant les fraîches allées de ce "château de l'âme" des temps sombres, le soleil voisine avec la boue, le lupin s'enroule autour du barbelé, l'envie de linge propre avec celle de mourir et de vivre, j'arpente les chambres qui embaument le jasmin ou la terrible puanteur du siècle, je fais halte dans chacune et en silence, ton écriture me fait éprouver un peu de " la grande splendeur". Je te visite mais c'est moi qui suis visitée.

**Tu veux Etre un écrivain**

Je marche, je lis et j'assiste à la naissance de ton être ou à la naissance d'une écriture, c'est pareil.

Je lis : "La glace en moi commence à se briser, un mouvement se dessine dans la masse langagière gelée qui est en moi" 332. J'admire, tu es de la trempe des grands, Kafka dit La littérature est " la hache qui brise la mer gelée en nous".

J'avance et je lis : "je ne sais pas écrire mais, vivre oui, je le sais". Tu veux vivre et "t'expliquer" avec le monde dis-tu, satisfaire "l'urgence d'une impulsion purement poétique" 723. Ta vie tu en feras un écrit, une œuvre d'art, tu traverseras le siècle en une vision fugace, Fusée de Rimbaud. Ton journal, matrice d'une œuvre littéraire à venir restera "une symphonie inachevée" dira l'une de tes lectrices.

Mais ce ne sera pas une œuvre non-née à l'image de cette grossesse que tu interrompis un jour, "incapable diras-tu de prendre la responsabilité d'accroître l'humanité d'une malheureuse créature de plus".

Avec la dignité qui signe chacun de tes actes, tu diras que par cet avortement, tu as mis au monde L'enfant non-né. Non, tu ne seras pas toi l'écrivain non-né, ton écriture t'engage dans une naissance de toi-même Souviens-toi, Rilke, ton poète nous rappelle que « Nous naissons pour ainsi dire provisoirement quelque part. C'est peu à peu que nous composons en nous , le lieu de notre origine, pour y naître après-coup et chaque jour plus définitivement ».

Un e naissance de toi-même mais mieux encore de nous-même, ton écriture féconde aussi notre vie, aujourd'hui. Très tôt, tu écris dans ton journal : "il faut *"cesser de vouloir que ma vie porte ses fruits dès maintenant"*. (sept41).

Ton écriture te fait être, elle te fait écrivain. En pleine barbarie nazie, avec un courage insolent, tu diras : *Mon faire consistera à être*. Le combat ne sera pas de l'ordre du il *"faut faire quelque chose"*, agir, s'activer au sens de se défendre, lutter... mais d'être.

Un désastre te cerne et tu y est embarquée : Qu'est-ce que écrire quand on connaît sa propre fin ? peut-on éviter de mourir avant de mourir ? comment mourir vivante ?

Ton Journal sera une préparation au départ, **il faut accueillir le vide**, faire place au néant pour ne pas être anéantie.

Sauve-toi, quitte Amsterdam, cherche un refuge ailleurs pour ne pas être déportée, te pressent tes amis mais toi tu réponds *"je n'ai pas encore trouvé les mots... qui voudront bien m'héberger"*. *"La maison qui me l'offrira, je devrai la bâtir moi-même, pierre par pierre."* 200. Les mots sont ton salut et la littérature "ta *"seconde Patrie"*... 437. Tu pries : *"Oh mon Dieu donne moi-une ligne de poésie par jour"*.

Sur le grand plateau noir de ton bureau, le cahier quadrillé de lignes bleues repose et se gonfle chaque jour de pages nouvelles, s'enfle de petits signes sombres et serrés, plus puissants que des armées en marche prêts à aller grossir le chant ininterrompu des poètes. Chaque ligne de poésie qui jaillit de toi te fait plus voyante, je vois dis-tu *"l'armature dénudée de la vie. La charpente même de la vie,"* 723

### Ecrire quoi ?

Puis mes pas me guident vers le cœur de ta demeure : c'est un espace voilé de pénombre, mais ouvert, tellement ouvert que semble y régner l'essence du monde. Je lis : *"La vie et la mort, la souffrance et la joie, les ampoules des pieds meurtris à forces de marches... et le jasmin au fond de mon jardin, les persécutions, les innombrables cruautés arbitraires, tout, tout est en moi et forme un ensemble puissant, je l'accepte comme une totalité indivisible"* 644.

Je comprends que pour toi l'écriture n'est pas au-dessus du mal, elle fait et travaille avec ce matériau de l'humain, le mal, *"cette saloperie qui est en nous"* diras-tu. *"Je veux me planter au beau milieu de ce que les gens appellent des "atrocités" et dire et répéter "la vie est belle".* 754

Tu as imaginé qu'un jour, ton cahier pourrait ressembler *"à un champ de bataille sanglant de mots qui partent en guerre et se bagarrent entre eux. Et peut-être s'élèvera-t-il un jour, au dessus de ce champ de bataille, pure comme la lune, une petite histoire qui fera planer ça et là un sourire apaisant sur une vie inquiète"* 724.

Dans l'attente de cette *"histoire"* à venir, tu écris, te laissant traverser par d'autres univers. Face à ton bureau par exemple, tu effleures de ton regard le portrait de la petite marocaine "au regard animal et serein", elle devait avoir le même âge qu'Anne Franck qui à quelques rues de chez toi, écrivait aussi son Journal. Elle avait treize ans.

Tu l'ignorais mais à quelques rues de chez toi, vivait Anne Franck, elle a treize ans ; elle écrit aussi son Journal mais ressent le besoin elle, de parler à quelqu'un, une interlocutrice imaginaire, Kitty. Etty, non, toi tu traques ta Kitty intime, ton autre intime, marocaine, imaginaire ou juive ou même allemande, oui, allemande : *"N'y aurait-il plus qu'un seul allemand respectable, contre toute la horde des barbares, son existence vous enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier"*.

**Les langues** aussi irriguent ta demeure, elles jouent entre elles et amplifient ton univers, te faisant plus libre ; cohabitent en toi le néerlandais de ton pays natal, le russe de ta mère et de Tolstoï, l'allemand de ton amant et de ton poète Rilke. Leur diversité sont un levain pour l'écriture et le trouble qu'elles provoquent est fécond :

*Hineinhorchen* par exemple, que tu dis ne pas savoir traduire sinon par **écouter au-dedans**, et cette impossibilité de trouver la bonne correspondance va en même temps tisser le nerf de ta pensée. *Hineinhorchen*

Tu ne sais pas encore la forme de ton écriture sinon cette *"ligne de poésie par jour"* que tu désire ardemment mais peu importe le classement des œuvres ; plus tu avances dans l'exploration de ton être et plus vient se glisser une forme nouvelle, **la prière**. Oui une autre forme d'écriture, entre toi et le monde, entre toi et ce Dieu que tu découvres, réjouie comme un enfant, puis grave comme une femme mûre dont le destin va bientôt se glacer en une figure de mort. Oui, c'est une écriture puisque tu l'inventes, tu ne sais pas Dieu, tu ne sais pas prier, tu ne ma récites pas, on ne te l'a pas apprise, alors tu la crées toi-même :

je lis : le « *soleil dans cette véranda et un vent léger dans le blanc jasmin... au milieu de toute cette grisaille, ... il est si radieux, si immaculé, si exubérant et si tendre, une jeune mariée téméraire, égarée dans un bas quartier. Je ne comprends rien à ce jasmin. Mais tu n'as pas non plus à comprendre. En ce vingtième siècle, on peut très bien encore croire aux miracles... et je crois en Dieu, même si avant peu, en Pologne, je dois être dévorée par les poux.* »

Au fond, peut-être que le destinataire et l'objet de ce journal n'est autre que Dieu, un Dieu dont tu ne veux cesser de décliner le nom, le priant ainsi : *"Il se peut que je ne devienne jamais la grande artiste que je voudrais être, car je suis trop bien abritée en Toi, mon Dieu. Je voudrais parfois tracer à la pointe sèche de petits aphorismes et de petites histoires vibrantes d'émotion, mais le premier mot qui me vient à l'esprit, c'est toujours le même, c'est Dieu, et il contient tout"*. Une tension te traverse : ton art, ton désir d'écrivain ne va-t-il pas être contrarié par ce très doux abandon que tu éprouves, cette sorte de béatitude. Ecrire des histoires ou rester blottie en Dieu ? Lovée dans son hospitalité, tu te demandes s'il faut vraiment y rajouter de l'écriture, *pourquoi doubler Sa présence*, sa présence est si réelle en toi que rajouter une autre vision du réel (une histoire, une fiction..) à ce réel-là apparaîtrait comme superflue.

### Alors comment écris-tu ?

Tu veux t'expliquer avec la raison et les ressources de l'esprit mais avec toutes les ressources de la raison, de l'esprit du corps et des sens ; en toi, une salle vide enregistre tes mouvements intérieurs, corps et bas ventre, ce "lourd fardeau" dis-tu de ton désir et ta féminité 372.

Tu enrichis la grammaire du monde : *"Je ne sais pas encore écrire. Je veux écrire ce qui s'étend derrière les choses réelles"*, mais comment écrire de derrière cette chose dans laquelle tu es si bien enveloppée ?

Tu veux de tous tes sens, capter cette autre réalité, qui est derrière les choses réelles, tangibles, derrière la réalité matérielle dirait JM Hirt. Et moi, je danse dans les allées de ton palais, inondées d'un soleil radieux, il *"devrait être mort de honte"* dis 793 à cause de toute cette boue, mais la boue ne t'empêchera pas de penser et d'... d'aimer.

à Westerbock Tu voulais être le "cœur pensant" de la baraque, formule admirable pour dire que tu ne conçois pas de penser sans aimer.

*"Trouver l'harmonie entre penser et sentir" 188, dis-tu*

Exemple : *"27 juin 1942, samedi matin, 8 heures et demie. Enfermés à plusieurs dans une cellule étroite. Mais n'est-ce pas justement notre mission, au milieu des exhalaisons fétides de nos corps, de maintenir nos âmes parfumées?"*

La source de cette effusion intime n'est pas l'intellect mais le cœur et la grâce ; la réceptivité absolue que tu façannes, joyau de l'écriture, te permet d'entendre le bruissement du monde, Rilke parle de *"développer une acoustique interne"*. Et lorsque tu découvres ce goût en toi, ce sentiment du subtil, c'est avec volupté que tu assistes à ce dérèglement : penser/écrire n'est donc pas cette activité froide qui embrigade le langage mais c'est bien le fruit troublant d'une association de mots qui s'élancent tels des fusées, jettent entre eux des ponts, plus puissants que les constructions les plus savantes.

Ton travail s'ancre (encre dans les deux sens) dans une mise au monde de toi-même, tu écris sous la dictée d'une sensation non pas exclusive des sens comme on le croit toujours de l'activité créatrice des femmes, et perçue comme un grand sensorium sentimental que l'on dit propre au genre féminin, non, il s'agit d'une sensation clairvoyante ("cœur pensant"), intelligente et primitive, corporelle et intellectuelle, matérielle et spirituelle, cérébrale et sensuelle, humaine et peut-être même divine.

Car tu éprouves *"une agitation bizarre, "créatrice" ; "une douzaine de nuits d'amour torrides ne suffiraient pas à l'apaiser"* dis-tu. Tu supplies d'amour *"ô Dieu, prends-moi dans ta grande main et fais de moi ton instrument, fais-moi écrire"*. 117 et moi, j'entends *Fais-moi jouir*.

### Alors Comment écris-tu ?

Tu travailles donc la matière de la pensée avec ce corps que tu mets à l'écrit, c'est même lui qui a commencé, souviens-toi n'est-ce pas ses caprices répétés, ces **"ecchymoses" de l'âme 19 dis-tu** qui t'ont fait ouvrir les mains puis des pages puis bâtir cette chambre haute de ton palais dans laquelle ton être repose aujourd'hui ?

Je lis : *"C'est bizarre mais j'aime beaucoup recopier des phrases, des fragments... je suis dans la proximité physique de ces mots, c'est comme si je les caressais de la pointe de mon stylo"*.

En attendant de savoir écrire, tu recopies tes maîtres, je n'ai pas compté le nombre de citations de Rilke, peut-être un millier.

Et même la lente manducation du texte de Malte Laurids Bridge, le héros de Rilke ne te suffit pas, *"je veux l'écrire, car ainsi je le tiens plus longtemps en moi qu'à le lire, et chaque mot prend de la durée et a le temps de retentir"*. Tu fais durer en toi le plaisir, étirer une à une les lettres, les caresser de ta plume comme on le fait pour un talisman qui protège du malheur : *On n'a "pas plus de trois semaines pour être détruit dis-tu. Alors comment durer ?"*

Ton journal est si charnel ! Te voir copier tes poètes sur des pages entières me fait penser à ta peau, un peu comme les tatouages, signes écrits sur la peau des femmes des sociétés primitives qu'on appelle étrangement "sociétés sans écriture". Signes apotropaïques, ils sont ta protection pour sauver ta peau lorsque se lèvera sur toi l'ombre de la mort.

Cette nouvelle que tu veux intituler "La fille qui ne savait pas s'agenouiller" 222, me rappelle cette calligraphie arabe à l'encre noire sur un fond blanc, où l'on n'aperçoit au début qu'un amas de lettres serrées les unes contre les autres puis l'on voit apparaître peu à peu sous nos yeux la forme d'un humain, un orant, prosterné, la matière de son corps palpite de hampes, volutes, lignes droites et courbes, points, on entend vibrer le souffle que les lettres divines font résonner en lui. Quand la prière "tombe" soudain sur toi et te fais tomber à ton tour, dans ta salle de bains, prosternée sans même l'avoir voulu, tu es l'orante, emplie de ces mots qui résonnent de leur chaude vibration. Au fond, **recopier** est un acte sacré. Le copiste du moyen âge disait *Nous prêchons par nos mains la parole de Dieu*. Ainsi, il s'encre dans le flux de la lettre et ainsi il s'écrit en Dieu, comme toi, copiste, poète des temps de détresse.

---

### **Tu veux écrire pour qui ?**

La vie toute entière s'est emparée de toi, peau, mains, cerveau, âme, langue, ventre, sexe, ton corps est si vaste que tu vas bientôt lui confier une autre mission encore, porter "le destin de ton peuple". Je lis : "*Ce petit fragment de destin de masse que je suis à même de porter, je le fixe sur mon dos comme un balluchon avec des nœuds... je fais corps avec lui et l'emporte par les rues*".

Tu endosses ton peuple sur ton écriture jusque dans la mort que tu voudras partager avec lui. Tes mots vont enfanter en toi ce corps de juif que tu vas fixer sur ton dos, ce peuple juif sur lequel tu n'as pas été instruite, car c'est la barbarie nazie qui t'a rappelé ton appartenance. Ton être singulier va rejoindre l'être de ton peuple, *Naissance de ton peuple en toi, naissant*.

Le Journal va se faire repère, borne, signe, témoin pour plus tard écrire *quand "la guerre sera terminée... si je survis"* dis-tu. Laisser des traces à "un autre", pour témoigner.

Lucide sur cet achèvement, tu as confié à Maria Tuinzing tes cahiers au cas où tu ne reviendrais pas.

A Westerbock, tu vas penser (et résister) pour ceux qui ne veulent ni penser (ni résister) : "*Nous ne voulons pas penser, nous ne voulons pas sentir, le mieux est de se cuirasser contre toute détresse...* » Entends-tu dans les baraques et allées du camp et toi, alors, tu t'agenouilles devant chacun d'entre eux pour rallumer un éclat d'étincelle divine, qu'ils ne partent pas sans, pas sans rien, sans un peu de vie en eux :

« *Ne pas laisser s'éteindre le peu de vie supérieure qui s'allume en nous ça et là* ». Ce sera cela ton faire à toi, ton œuvre de résistance .

---

Rilke dira autrement cette même inquiétude pour l'homme moderne

"ô Seigneur, donne à chacun sa propre mort

Qu'il meure d'une mort éclose de la vie

Qui lui donna amour, sens et détresse".

Oeuvres poétiques 342 dans Le livre de la pauvreté et de la mort :

---

« *Je te le promets, mon Dieu, je te chercherai un logement et un toit dans le plus grand nombre de maisons possible* ». ton épreuve dans la Shoah dira le poète Claude Vigée aura été de "secourir Dieu"<sup>1</sup>. En écrivant ton peuple, tu écris Dieu, ou du moins ce que j'appelle Dieu, précises-tu emplie d'humilité.

Arpentant cette chambre de ton peuple, "*derrière une nuée rose d'innombrables petites fleurs délicates* " je t'entends murmurer : "*ce sont des temps d'effroi mon Dieu. ... Je vais t'aider, à ne pas t'éteindre en moi... Ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider, et ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes... Tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie*".

Intensité de ton parcours, magistral. Tu pars de toi, de tes petites ecchymoses pour parvenir, guidée par la puissance de l'écrit, par l'amour de Spier et par l'imminence de la tragédie, à embrasser, dans une spirale aimante, ton peuple, toi et même ton Dieu.

Aspirée à mon tour dans cet écho qui se répand de chambre en chambre : un écho, incendie, me renvoie :

« *en moi, Dieu écoute Dieu...* », je vacille, je ne sais plus trop qui est qui..., je relis :

« *Quand je dis que j'écoute « au-dedans », en réalité, c'est plutôt Dieu en moi qui est à l'écoute : ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu...* ».

---

<sup>1</sup> C.Juliet, D.Sterckx et C.Vigée, Ety Hillesum, "Histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller", Arfuyen, mai 2007

Et te voilà rivalisant avec les grands maîtres de la pensée complexe sauf que toi tu sais jouir de la grâce **et** de la pesanteur, nous confiant : "Ce matin j'ai lu Maître Eckart et j'ai nettoyé des WC".

Oui, je peine parfois à saisir la limite des frontières que tu dessines entre ton existence, le monde et Dieu, ces lisières s'ouvrent en toi sur une intériorité *révélatrice*, un dedans ouvert, une "clairière de l'être" selon le mot du philosophe.

-Un Ouvert qui t'habite et que tu habites ; mais au fond qui habite qui ? nous sommes ici aux bornes du langage.

Lorsque tu as entamé ton aventure, parlant de Dieu, tu nous préviens telle une jeune première, "j'ose prononcer le nom de Dieu". Dans ton milieu d'intellectuels modernes, ce nom est devenu imprononçable, non par respect mais par honte de croire en plus grand que l'homme ; le mot de Dieu a été emporté par les lumières de la Raison ;

j'ai dit le mot de Dieu, pas l'idée, pas son nom. Marguerite Duras dit ne pas croire en Dieu mais elle rajoute aussitôt que "l'idée de Dieu est irremplaçable, l'idée de Dieu est géniale, extraordinaire".

Oser prononcer le nom de Dieu dis-tu. Mais Etty, YHVE ne se prononce pas t'aurait dit ton père te rappelant le Talmud : "Tu ne prononceras pas le nom de Yahvé". C'est donc de façon insue que tu hésites à le dire, tu sais sans savoir, n'est-ce pas le plus beau des savoirs ?

Mieux encore, ton génie de Dieu (je veux dire ton appréhension de ce nom, de cette idée, de cette réalité), tu ne cherches jamais à le définir, tu te réserves "ce que j'appelle Dieu" dis-tu, tu n'es pas saisie de ces épisodes théomaniaques dont parle Valère Novarina par quoi notre intellect veut fixer Dieu. p.93.

Pour s'éloigner de ces pulsions théomaniaques, il suggère de remplacer le U de Dieu par un V, alors le VIDE renverse le DIEU de ses images et nous le restitue VIDE, vide de ses oripeaux, affects, théories, religions. Et ainsi nous retrouvons le tétragramme YHVE imprononçable, et qui s'il l'était dit, serait à l'image d'une idole. Tu *sais sans savoir*. Un non-savoir de maître.

Je vais plus loin et je lis "en moi, le mot Dieu est si "primitif", "ce n'est finalement qu'une métaphore, une approximation de notre aventure intérieure la plus grande et la plus ininterrompue, je crois que je n'ai pas besoin du mot Dieu, il me fait parfois l'effet d'un son originel et primitif. D'une construction de soutien", 614.

Et une construction de soutien repose sur du vide, c'est un échafaudage que tu libreras ensuite du grand mur du temple érigé en toi. Oui en toi le temple ;

le lieu de Dieu est partout, tu es tels ces musulmans du désert qui avec quelques pierres dessinent leur espace de prière et l'arpent de sable se fait sanctuaire.

Dans la boue de Westerbock, pas à pas tu enfonces l'or de ta jeune vérité : "N'est-il pas vrai que l'on peut prier partout ? Dans une baraque en planches aussi bien que dans un monastère de pierre, et plus généralement en tout lieu de la terre où il plaît à Dieu... de jeter ses créatures ? " 820

De terrasse en terrasse, je continue d'arpenter les ouvertures de ton palais, sur celle du 29 avril 1942, le sol est jonché de perles d'un orient étrange, de la poésie pure. Théophanie.

Je lis : "Le monsieur qui passait cet après midi dans la rue Beethoven mérite d'être mentionné. C'était comme un premier crocus sortant de terre, et que l'on regarde avec ravissement. Il portait triomphalement sur la poitrine une grande étoile dorée. Il était à lui seul un cortège, une manifestation. Et il passait là à bicyclette, en toute sérénité. Et tout ce jaune, j'ai eu soudain la vision poétique d'un soleil qui se levait sur lui, c'était une scène terriblement sereine, **d'un jaune terriblement radieux**".

Ce jour du 29 avril 1942 c'est le jour infâme où les nazis imposent aux Juifs des Pays Bas de porter l'étoile jaune. Ce même jour, tu rencontres tes amis Werner et Liesl et vous méditez sur le Moyen âge, l'histoire, l'étoile jaune et sur "**la vie que l'on continue à trouver belle**" écris-tu avec la même audace, insolente, qui te fait voir ce passant sorti de terre comme un premier crocus.

Cette veine créatrice tu la tiens du jour précédent, la veille où survient cet autre événement, l'amour avec Spier et où vos corps, après plusieurs mois d'approche s'invitent enfin. Ce même jour où une étoile jaune "se lève", c'est l'amour terriblement radieux de vos corps qui triomphe et qui te fera dire :

"C'est par lui que j'ai commencé à devenir créatrice".

Une étoile assassine s'est levée sur ton peuple mais son mystère fait lever en toi ce « jaune terriblement radieux », condensé effroyable et magnifique. Ce jour-là, tissu de mal et d'amour, tu es pour nous créatrice accomplie.

C'est sur la dernière terrasse, orientée cette fois sur la plus haute de tes chambres,

que j'ai accompli ma dernière halte. Lorsque je me suis relevée, un doux vertige jeta un voile entre moi et la "Etty" que je tutoyais, sans pudeur me semblait-il soudain. Ce doit être l'obscurité des temps présents. Ténèbres sauvages, barbarie.

Je veux encore ton écriture, je veux encore ta transmission.

L'inquiétude d'être au monde me fait espérer tes autres lumières, je n'ai pas encore tout compris de toi, je veux accéder aux autres chambres restées closes, trompée que j'étais par une familiarité sans doute déplacée.

Certes, il y a des choses, des toutes petites choses que tu as fait naître en moi et en tant d'autres et qui nous ont fait croire à une proximité sororale, une identification, en réalité un leurre.

On ne tutoie pas un monstre de spiritualité, de sensations brutes et de pure pensée. L'admirable complexité de ton œuvre, irréductible à toute simplification ainsi que la puissance de ton enseignement, m'imposent, ainsi que je le fais pour les grands maîtres, de ne plus te désigner jamais, que du nom de Hillesum.

Nov 2014